

Wim Remysen et Nadine Vincent (dir.), *La langue française au Québec et ailleurs : patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2016, 378 p.

Liliane Rodriguez

Numéro 46-47, automne 2018, printemps 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1064899ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1064899ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa  
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

### ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Rodriguez, L. (2018). Compte rendu de [Wim Remysen et Nadine Vincent (dir.), *La langue française au Québec et ailleurs : patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2016, 378 p.] *Francophonies d'Amérique*, (46-47), 243–247. <https://doi.org/10.7202/1064899ar>

**Wim Remysen et Nadine Vincent (dir.), *La langue française au Québec et ailleurs : patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2016, 378 p.**

Ce collectif regroupe douze articles répartis en trois domaines – patrimoine linguistique, socioculture et modèles de référence –, une préface, une présentation et, en épilogue, deux textes sur « Louis Mercier, un linguiste ancré au Québec ». L'une des fonctions du volume est de rappeler des recherches déterminantes en lexicographie canadienne, l'autre (indiquée en quatrième de couverture) est d'offrir un hommage à Louis Mercier, lexicographe spécialiste du français québécois, depuis sa thèse de doctorat (1992) sur le *Glossaire du parler français au Canada* (SPFC).

La préface de Michel Francart retrace la carrière de Mercier en parallèle avec de grandes œuvres lexicographiques, dont le *Dictionnaire historique du français québécois*, entrepris par Marcel Juneau, mais resté inachevé, hormis le premier volume (1985) – qui a inspiré un second volume (TLFQ, sous la direction de Claude Poirier, 1998). De Laval à Sherbrooke, Mercier a donné la mesure de son expertise, notamment dans le lexique de la flore et de la faune.

Cristina Brancaglione scrute le terme *patois* et la « querelle sur le *French Canadian Patois/Parisian French* ». Grâce à la SPFC, à son cofondateur, Adjutor Rivard, et à leurs connaissances des dialectes de France (prouvées Mercier), les connotations négatives associées au *patois canadien* se sont estompées, et le parler québécois a été réhabilité.

Selon Wim Remysen, Mercier souligne « la valeur patrimoniale, documentaire et scientifique » de 60 ans de travaux de la SPFC, et l'exploitation de l'enquête (1904-1906) et des consultations (1908-1922). Remysen compare ces données, inexplorées par les atlas des années 1970-1980, à celles de l'*Atlas linguistique de l'Est du Canada* de G. Dulong et G. Bergeron (ALEC, 1980), circonscrivant ainsi diverses zones géolinguistiques québécoises, des contrastes urbains/ruraux, et l'influence croissante de Montréal. Ce rapprochement invite à une dialectométrie dynamique.

Karine Gauvin recherche l'origine géolinguistique de l'extension du vocabulaire maritime à celui de la terre (comme débarquer), attestée dans le lexique québécois et acadien, et souvent perçue comme canadienne. En comparant son glossaire à trois autres corpus (fichier TLFQ, ALEC

et données de Lavoie, Bergeron et Côté) et en consultant la BDLP (*Trésors des vocabulaires français*, de Quémada, datant des années 1980), elle démontre que les zones québécoises et acadiennes ont en commun 40 % des emplois étudiés, que « 42,5 % des emplois canadiens qui proviennent de l'évolution sémantique du vocabulaire maritime sont des héritages de [...] parlers régionaux de France », et que 57,5 % sont des cas d'innovation canadienne (p. 71-72).

Pierre Rézeau analyse un corpus méconnu – souvenirs, correspondances et journaux de soldats canadiens-français engagés dans la Grande Guerre –, récemment révélé (p. 91). Il a sélectionné les témoignages de 32 soldats québécois (p. 125-126), selon des critères dûment précisés : « faits qui ne correspondent pas à l'usage habituel du français de France, ou y sont marqués » dans des dictionnaires très utilisés au Canada (GPFC, DQA, *Usito*, TLF, etc.), et « sans consulter Google systématiquement » (p. 93). Rézeau recherche ces items diatopiques dans ces dictionnaires, en s'abstenant de distinguer entre discours et grammaire, sans vouloir « dénoncer les lacunes des dictionnaires », en soulignant « les richesses d'une source méconnue » et son « poids d'humanité » (p. 123). Il démontre que des mots connus au Canada (comme *garrocher*) sont parfois présents dans ces dictionnaires, parfois moins (comme *peintocher*). Sa fréquente mention « Non retrouvé dans les dictionnaires consultés » convie à élucider ce manque. De forte valeur diatopique, deux champs lexicaux devraient, pensons-nous, intégrer les nomenclatures : les désignations d'insignes honorifiques (comme *castor*) et les appellations narquoises (comme *impériaux*, *coloniaux*). Cet article a le mérite de présenter un corpus non seulement émouvant, mais riche en perspectives lexicographiques.

Josée Vincent dresse un parallèle entre la biographie de Louis-Alexandre Bélisle et les sources circonstanciées de son *Dictionnaire général de langue française au Canada* (1957). Du fait de son milieu familial québécois bilingue (p. 129) et de son séjour aux États-Unis, Bélisle considère le français et l'anglais « comme deux langues complémentaires » (p. 128). Ses manuels techniques (p. 132) le conduisent à élaborer un dictionnaire pour la « classe moyenne » et « ouvrière » (p. 143), en s'inspirant largement de dictionnaires existants (Littré-Beaujeu, Larousse) pour la langue générale, et du *Glossaire* de la SPFC pour les canadianismes. Sa réception « mitigée » (p. 157) au Canada contraste

avec le couronnement par l'Académie française en 1958, reconnaissant le *Bélisle* comme le premier dictionnaire canadien ayant absorbé, en français, « la modernité nord-américaine » (p. 160).

« Un second souffle pour les recherches sur la langue au Québec », c'est ce que souhaite Esther Poisson dans un texte sur la lexicographie québécoise, qui tire la sonnette d'alarme : une précieuse documentation, assemblée à grand renfort de ressources et de passion, reste inexploitée. Elle rappelle l'élaboration de cette documentation (*Dictionnaire du français plus*, ALEC, etc.) et les grands projets des années 1980, souligne les succès lexicographiques actuels (tel le dictionnaire en ligne *Usito*, élaboré à Sherbrooke) et appelle à la création d'un institut de recherche sur les données méconnues. En effet, nous pensons que les données de l'ALEC produiraient des cartes remarquables (comme celles de *Cartodialect*), en alliant SIG et dialectométrie.

Pour le traitement lexicographique des sens figurés des noms d'oiseaux, Nadine Vincent pose le cadre théorique d'une « socioculture » selon Galisson : « jeu de symbiose dans lequel fonctionnent langue et culture » (p. 180), où histoire et géographie retentissent sur le lexique. La socioculture est essentielle à un dictionnaire pertinent pour ses usagers, comme Vincent l'illustre par quatre exemples – alouette, jars, pit et *snowbird* –, présents dans trois dictionnaires de langue générale et quatre dictionnaires différentiels. Seul *Usito* inclut les sens figurés du mot « alouette » (chanson, symbole, équipe de football, etc., p. 183-190), et donne aux collocations de sa nomenclature leur pleine dimension socioculturelle grâce à sa base de textes québécois, qui le distingue des autres dictionnaires.

Chiara Molinari retrouve dans *Usito* la psychologie sociale de Serge Moscovici, qui fit école avec Rey (les dictionnaires sont des « références culturelles », p. 201), et Mercier (ils sont au croisement de trois dimensions, « la langue, le monde et la socioculture », p. 201). Elle mesure la dimension socioculturelle d'*Usito* à l'aune d'exemples-clés (hiver, courriel, etc.) et de leurs renvois aux articles thématiques du dictionnaire. Trois de ces articles, par leurs lexiques non québécois (acadianismes, helvétismes et belgicismes, p. 224-226), signalent un « décloisonnement québécois » et des « liens avec l'altérité » (p. 221-222). Molinari suggère de systématiser les renvois croisés entre toutes les attestations canadiennes.

Daniella Codere Porras conjugue linguistique et histoire de l'art dans une réflexion sur les douze dernières éditions du *Petit Larousse*

*illustré*. Avec la disparition, entre 1956 et 2004, des vignettes capitulaires (dessinées par des couturiers célèbres), la dimension socioculturelle de dictionnaires encyclopédiques comme le *Larousse* s'était appauvrie. L'auteure souligne la valeur pédagogique et ludique des vignettes, et leur rôle sur l'imagination.

Traitant des modèles de référence, Caroline Dubois recherche un équilibre pédagogique entre approches descriptive et prescriptive. Par des exemples discutés sur un forum étudiant (résident/résidant, foulitude, synonymes de divan, etc.), elle montre efficacement que la tendance normative, souvent nécessaire, peut rester compatible avec « les nuances d'une approche plus descriptive » (p. 299).

André Thibault met en regard les concepts de « koinésation » (intégration d'un changement à la langue commune) et de « standardisation » (officialisation d'un fait de langue par une institution), concluant que l'évolution linguistique résulte de leur complémentarité. Il s'appuie sur deux réalisations phonétiques québécoises, dont celle du son [R]. Le récent nivellement entre les deux variantes québécoises – l'apicale en recul et l'uvulaire préférée par les jeunes – a donné à l'imitateur Marc Labrèche sujet à rire de l'apicale. Touchant un large public, Labrèche joue ainsi un rôle dans « la diffusion de changements en cours » (p. 317) – excellente démonstration d'un changement linguistique se répandant dans l'usage par la base, hors les murs des instances officielles.

Dans leur analyse de l'apposition, Sophie Piron et Hélène Cajolet-Laganière établissent que terminologie grammaticale et lexicale se rejoignent en lexicographie. Les auteures revoient diverses interprétations de l'apposition et les « oscillations » (p. 328) théoriques de grammairiens publiées de 1782 à aujourd'hui. S'appuyant sur quelque 700 extraits d'*Usito*, elles prouvent que combiner les trois composantes (sémantique, syntaxique et morphologique) de l'apposition améliore la classification lexicographique des mots composés/apposés. C'est une solide réponse synthétique, par la lexicographie, à cette question qui divise les grammairiens.

En épilogue, Amélie-Hélène Rheault relève que Mercier a toujours eu « à cœur la légitimité de la variété québécoise » (p. 361); et Patrick Nicol conclut sur une « Fin de journée » (p. 373) savoureuse, hommage ému à Mercier.

Originaux et bien écrits, les textes du volume sont sans coquilles notables (seuls un *s* manque à *fond*, un *e* à *acquis* et *français*, p. 135, 184, 205).

Ne sont à signaler que l'absence de traduction française pour les citations en anglais (p. 310-311) et l'ordre des textes, légèrement différent dans la « Présentation », le volume et la table des matières. Cela n'affecte en rien la cohésion de cet ouvrage, magnifiquement illustré (p. 253-263) et documenté avec expertise, comme en témoignent les bibliographies. L'hommage à Louis Mercier et l'accent placé sur une linguistique de corpus à vocation patrimoniale assurent au volume son unité. Sa lecture s'avèrera fructueuse pour les linguistes et un lectorat curieux d'histoire ou d'actualité, et soucieux de la préservation de la langue française par la dictionnairique et la lexicographie.

*Liliane Rodriguez*  
*The University of Winnipeg*

**Simon Laflamme, Julie Boissonneault, Lianne Pelletier et Roger Gervais, *Pour des modèles de vitalité : le dynamisme culturel de la francophonie canadienne en milieu minoritaire*, Ottawa, CFORP, 2018, 188 p.**

L'hypothèse de départ de cette étude est qu'il existe une corrélation positive entre le développement socioculturel et la vitalité culturelle : « l'art exprime l'humaine socialité en même temps qu'il l'anime » (p. 1). De ce fait se pose la question du développement des groupes minoritaires, notamment sur le plan linguistique. S'agissant du Canada, l'interrogation est particulièrement pertinente. Les auteurs vont donc étudier le rapport qu'entretient la francophonie minoritaire avec sa culture, à partir des statistiques nationales et régionales, d'études réalisées sur cette question et à l'aide d'une enquête par questionnaires et d'entretiens liés. Ils vont ainsi mettre en lumière un certain nombre de travaux concernant le développement culturel, telle, entre autres, une modélisation fondée sur trois phases de développement : développement émergent, développement durable et développement mature (p. 14-15). Des freins au développement culturel sont aussi mis en évidence : accès à la formation, rétention de personnel, manque de ressources administratives, manque de financement... (p. 15). Enfin, des stratégies de développement culturel sont proposées : c'est le cas des États généraux des arts du Nouveau-Brunswick (2005-2007), le Forum de 2011 de la Fédération culturelle canadienne-française, d'autres encore. Elles